

MAURANE JACQUIN

Tout ira bien



Maurane Jacquin

Tout ira bien

© Maurane Jacquin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8404-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon grand-père, qui nous a quitté au moment
où j'apposais les derniers mots de ce roman.*

À ma grand-mère, dont j'admire la force.

À ma famille, que j'aime par-dessus tout.

Chapitre 1

Je m'assis à l'arrière de la voiture où l'odeur musquée du conducteur un peu trop présente me souleva le cœur dès la première inspiration. Il me fallut plusieurs respirations supplémentaires pour m'y habituer, ou du moins pour la tolérer. C'était ma veine. J'avais le chic pour choisir les bons taxis. Je lui indiquai ma destination et fermai les yeux pour éviter toutes tentatives de conversations inutiles. Mais après quelques secondes, il freina brusquement, me forçant à rouvrir les yeux sur son imprudence évidente. « Aller mon petit monsieur, c'est votre tour » dit-il joyeusement au piéton qu'il laissait passer. Son enthousiasme m'agaça au plus haut point. Je serrai les dents, m'empêchant de lui dire quoi que ce soit et refermai les yeux les poings serrés. Mais à la place du calme, je fus de nouveau assaillie par mes pensées. Mon esprit était obnubilé par ce qui s'était passé une heure plus tôt. Comment avais-je pu en arriver là ? Comment avais-je pu faire cela ? Plus j'essayai de chasser ces pensées étouffantes, plus elles s'imposèrent à moi. Mon cœur s'accéléra de nouveau. Je me redressai, les yeux écarquillés devant un manque d'air oppressant. L'étau qui compressait ma poitrine me terrifia. Il fallait que je me concentre, je devais réussir à focaliser mon esprit sur autre chose. Les séances de psy de mon adolescence refirent surface et les yeux rivés sur mes mains ; j'inspirai et expirai tout en faisant le contour de mes doigts. Ma respiration se calma peu à peu ; ça commençait à fonctionner.

Soudain, la sonnerie de mon téléphone me fit sursauter et ruina dans la foulée tous mes efforts. « Louis » s'affichait sur l'écran. *Encore lui !* J'avais déjà ignoré plusieurs de ses appels et je ne pouvais pas le faire éternellement.

— Sophia ! Mais enfin pourquoi tu réponds pas ! Je me fais un sang d'encre moi ! C'est quoi ce mot que tu m'as laissé ? Qu'est-ce qui se passe ? T'es où ?

Il n'avait jamais parlé aussi vite. L'inquiétude et l'incompréhension dans sa voix provoquèrent une vague de culpabilité. J'aurais voulu disparaître en cet instant précis.

— Je suis vraiment désolée Louis, je ne peux pas continuer tout ça, je n'y arrive plus. Je...

— Mais quoi tout ça ? me coupa-t-il, c'est quoi encore cette histoire ? Tu peux pas tout quitter comme ça enfin.

Je relevai la tête et surpris le regard du chauffeur sur moi. *De quoi il se mêlait celui-là !* Consternée par son manque de discrétion, je lui lançai un regard noir qui sembla faire son effet et repris ma conversation avant de me rendre compte que la radio ne fonctionnait plus. *Quel toupet !* Cet homme semblait ne pas vouloir en perdre une miette.

— Écoute, je ne peux pas te parler là, je suis dans le taxi, je te rappelle tout à l'heure.

— Quoi, mais tu vas où ? Non, ne raccroche pas ! Tu vas pas me rappeler, j'ai déjà dû insister une dizaine de fois pour que tu répondes Sophia !

Il exagérait toujours.

— Je rentre à la maison. On se parle ce soir, c'est promis.

Je mis un terme à cet appel sans lui laisser le temps d'ajouter quoi que ce soit. J'étais vidée. Je soupirai, épuisée, et recroisai le regard du chauffeur dans le rétroviseur. Un homme d'une soixantaine d'années au visage marqué par le soleil. Son sourire compatissant m'exaspérait. Je souris par politesse et détournai le regard sur le paysage extérieur qui ne défilait pas assez vite à mon goût. *Paris aura ma peau un de ces jours.* Le conducteur se racla la gorge, mais je continuai de fixer l'extérieur en l'ignorant. Je pouvais sentir son regard sur moi. De nouveau, il toussota, espérant attirer mon attention. Mais au jeu de l'ignorance ; j'étais la championne. Évidemment, cela ne semblait pas le déranger ;

— Vous verrez, dit-il, tout finira par s'arranger, tout ira bien.

Et comme si de rien n'était, il relança la radio et resta silencieux le reste du trajet.

J'étais abasourdie devant un tel culot, j'aurai voulu lui dire de se mêler de ses affaires, qu'il ne savait pas de quoi il parlait, que son avis je m'en fichais royalement et surtout ; que non, tout n'irait pas bien. Mais aucun mot ne put franchir le seuil de ma bouche. Je me contentai alors de regarder inlassablement par la fenêtre, les joues en feu, la rage au ventre, prête à exploser comme une bouilloire sifflant sur la gazinière.

Après trois quarts d'heure d'un trajet prolongé à cause des bouchons parisiens, nous arrivâmes à la gare Montparnasse. Le chauffeur m'aida à sortir ma valise du coffre avec une telle bienveillance que je me sentis soudain mal à l'aise d'avoir été si désobligeante envers lui.

— Merci, combien je vous dois ?

— C'est pour moi, je sais ce que c'est de sentir que tout nous échappe.

Il retourna s'asseoir au volant de sa voiture le plus tranquillement du monde avant d'ajouter tout sourire ; « N'oubliez pas, tout ira bien ! ». Puis il disparut et ma colère, elle, réapparut plus forte encore. Je vociférai la mâchoire serrée ; *mais bon sang, qu'est-ce qu'il veut celui-là avec sa phrase toute faite, de quoi il se mêle et puis j'ai pas besoin de sa charité, je lui ai rien demandé !* Ma culpabilité à son égard s'était rapidement envolée.

J'entrai dans la gare remplie de monde, le panneau d'orientation m'indiqua où trouver mon quai. Je détestai la foule. Heureusement, mon train était déjà là et j'arpentai les allées à la recherche de ma place. *Place 111, trouvé.* Je m'installai, heureuse d'être seule et enfin tranquille. Je sortis machinalement mon ordinateur et ouvris mes dossiers avant de réaliser que ce n'était plus la peine. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Mon cœur se serra de nouveau et l'anxiété refit surface. *Respire Sophia, respire, il te suffit de l'appeler, de t'expliquer et de faire machine arrière.*

L'idée même de pouvoir revenir sur ma décision me soulagea. Josh comprendrait, je l'appellerai une fois arrivée, il comprendrait c'était sûr. Je m'enfonçai dans mon siège, un peu plus détendue. J'avais enfin la sensation de pouvoir reprendre ma respiration. Mais ce ne fut que de courte durée ; une jeune femme dont la veste en cuir faisait ressortir ses cheveux blonds s'était installée sur le siège voisin. Plongée dans sa conversation téléphonique, elle semblait avoir oublié qu'elle n'était pas seule. Sa voix stridente était insupportable, elle aurait pu faire monter la tension de n'importe qui rien qu'en parlant. Je la regardai avec insistance. Tout le monde comprenait ce genre de regard, mais elle, elle était bien trop occupée à jouer avec son chewing-gum coincé entre ses dents, à l'étirer comme un élastique pendant qu'elle parlait. J'aurais voulu lui hurler de se taire, de respecter un peu les autres, que personne n'avait envie d'écouter sa conversation, qu'elle n'était pas seule dans ce train. Mais je me contentai de me racler la gorge, ce qui, évidemment, n'eut absolument aucun effet. C'était comme si je n'existais pas. Alors, la tête posée contre la fenêtre, je fixai l'extérieur et regrettai d'avoir oublié mes écouteurs. Le train démarra enfin et le silence régna de nouveau. Me retrouver ici me rappelait mes nombreux trajets d'étudiante. Je fermai les yeux et dormis jusqu'à la gare d'Angoulême où ma correspondance pour Royan m'attendait. Le trajet pour rentrer chez mes parents était assez rapide mais j'étais exténuée, ce qui rendait le voyage interminable.

« Gare de Royan » annonça le haut-parleur. J'ouvris les yeux et descendis

quelques secondes plus tard, ma valise à la main. Mon père m’attendait. Le voir là était apaisant, comme si tout allait enfin s’arranger. Il me serra dans ses bras et saisit ma valise. Mon estomac se dénoua un peu. C’était étrange cette sensation de sécurité qu’il apportait. La même que celle dans mes souvenirs. Mes parents avaient toujours su me réconforter ; ils combattaient les monstres des placards. Seulement aujourd’hui, mes monstres, j’étais la seule à pouvoir les vaincre.

Un quart d’heure plus tard, je foulai le sol de l’allée. Je restai là, dans la cour, face à la maison. Cette maison que j’aimais tant, sans pouvoir me rappeler la dernière fois que j’y avais mis les pieds. Ma mère s’avança jusqu’à moi et me serra à son tour dans ses bras. Elle se plaça sur ma gauche, entourant mes épaules de son bras et observa dans la même direction que moi. Quelques secondes plus tard, je sentis son regard posé sur moi, mais je ne bougeai pas. Devinait-elle mes pensées ?

— La dernière fois que tu es venue c’était à Noël il y a deux ans. Tu étais venue avec Louis, me dit-elle.

Elle me lança un clin d’œil et je la dévisageai interloquée, puis elle s’éloigna sans que je ne puisse détacher mes yeux d’elle. Comment faisait-elle ? Elle se retourna tout sourire et d’un geste de la main, me fit signe de la suivre.

Ma mère était une très belle femme, des cheveux châtons, mi-longs, légèrement ondulés, des yeux bleus à qui on ne pouvait rien cacher. Pas même mon père, ce grand gaillard ne pouvait rien contre sa détermination. Ils étaient si beaux tous les deux. Ils représentaient cet idéal que je n’atteindrais malheureusement jamais. Mes yeux glissèrent de nouveau sur cette maison où on se sentait en sécurité dès lors que l’on franchissait le portail. Elle dégageait une sorte de douce chaleur enveloppante qui repoussait les tracasseries du quotidien. J’avais presque oublié cette sensation de bien-être que me procurait cet endroit, endroit que, finalement, j’avais fui, comme le reste. Je regardai cette maison dans laquelle j’avais grandi, symbole d’une époque heureuse et insouciante, et tout me sembla différent alors.

Je traversai la cour où les gravillons craquèrent sous la semelle de mes mocassins bleus nuit. Un parterre de fleurs était étalé de part et d’autre de la porte d’entrée. Une palette de couleurs qui respirait le printemps et qui pourrait, à coup sûr, inspirer bien des artistes. Je passai le pas de la porte et inspirai à pleins poumons cette odeur qui faisait le charme des lieux, une odeur qui aurait pu transporter un régiment tout entier. C’était un mélange de vanille et de *je ne sais*

trop quoi qui me faisait me sentir chez moi. J'avais tenté de diffuser ce parfum dans mon appartement à Paris, sans jamais parvenir à reproduire ce cocon paisible que j'avais ici.

Je déposai mon sac dans l'entrée. Rien n'avait changé. Pourtant tout me semblait différent. La hauteur sous plafond était la même, les poutres étaient toujours là, l'ouverture cuisine, salon, salle à manger était identique, les meubles étaient pour la plupart les mêmes, le canapé et les fauteuils étaient toujours au même endroit, la magnifique cheminée en pierre trônait encore à côté de la télévision. Tout était là, rien n'avait bougé et pourtant j'avais cette curieuse et inhabituelle impression que plus rien n'était pareil. La lumière était magnifique, la senteur parfaite, l'amour y régnait, mais j'avais l'horrible sensation de ne pas y être à ma place. Comme si j'étais trop « sale » pour un si bel endroit, que j'entachais la paisibilité des lieux. J'avais l'impression d'être une intruse, et je détestai ça.

Je me souvenais des heures passées à lire avachie dans ce fauteuil au rythme du crépitement du feu. Peut-être était-ce juste ce qu'il me fallait pour retrouver ma place ici. Une bonne douche pour effacer les traces de cette journée interminable et une lecture au coin du feu pour me déconnecter de cette réalité qui me torturait.

Mes affaires installées et une douche plus que bienvenue plus tard, je fus attirée, comme les sirènes attiraient les matelots avec leur chant, par l'odeur alléchante qui s'échappait de la cuisine. Une odeur que je reconnaîtrais entre mille ; celle des crêpes. J'en salivai à l'avance, je n'en avais pas mangé depuis une éternité. Je parcourus la maison à vive allure et entrai dans la cuisine où mon père, concentré, suivait scrupuleusement la recette de famille de ma mère. Le secret était d'ajouter une goutte de rhum pour les rendre encore meilleures. De son index il me fit signe d'approcher et plaça la poêle entre mes mains. Sachant pertinemment ce qu'il attendait de moi, je me préparai à m'exécuter.

— Oh là ! Stop ! Attends, ce n'est pas la chandeleur mais c'est ta première de l'année, tiens, ce n'est pas de l'or mais ça marche quand même.

Ma mère prenait cette tradition très au sérieux. Elle plaça une pièce dans ma main et m'autorisa à continuer. Je lui souris, serrai la pièce dans ma main gauche et fis sauter la crêpe de ma main droite. Cette coutume voulait qu'à la chandeleur, on faisait sauter la première crêpe de cette façon et si la crêpe retombait correctement retournée dans la poêle alors c'était le signe que nous ne

manquerions pas d'argent pour l'année à venir. Bien sûr, c'était aussi supposé fonctionner avec des euros.

Nous nous assîmes, ma mère et moi, autour de la table, elle me servit une tasse thé et m'observa d'abord silencieusement. Puis elle ne put se retenir de me demander ;

— Tu vas bien ma chérie ?

Je lui fis un signe de la tête pour la rassurer sur mon état mais elle n'était pas dupe. Mon père déposa une assiette contenant plusieurs crêpes. Je me précipitai sur la première et la garnis de pâte à tartiner. Pliée en quatre, je humai cette odeur parfaite et sous la contraction de mon estomac ; j'y fis un premier croc. La première bouchée fut une véritable délivrance. Je la dévorai en à peine quelques secondes.

— Anh, merci ! C'est absolument parfait !

Je m'enfonçai dans ma chaise, comblée par cette perfection. Mais ma mère n'était pas du genre à rester sans réponse, elle se racla la gorge et me fixa. Il était temps de leur avouer.

— Je... J'ai... bégayai-je.

Les mots n'arrivaient pas à sortir. Ils semblaient s'échapper avant même de pouvoir être prononcés. Leur regard inquiet augmenta mon angoisse, je ne voulais surtout pas les décevoir. J'inspirai et finis par me lancer en gardant les yeux fixés sur la table en bois devant moi.

— J'ai quitté Louis et j'ai démissionné, dis-je d'une voix à peine audible.

— Oh, répondirent-ils en chœur.

Ma gorge se serra sous ces mots si difficiles à dire. Ils me brûlaient, paraissaient presque irréels et sordides. Mes yeux se voilèrent. J'inspirai profondément pour tenter de faire disparaître cette boule qui m'empêchait de respirer. J'agitai nerveusement le sachet de thé vert dans ma tasse, attendant mon châtiment largement mérité. Leur colère, leur déception, je me préparai à tout entendre. Mais rien. Ma mère me saisit tendrement la main et mon père déposa un baiser sur le haut de ma tête puis s'assit sur la chaise à ma gauche.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

La douceur dans la voix de ma mère me surprit. Pourtant ils avaient toujours été compréhensifs et d'un soutien sans faille, alors pourquoi cela m'étonnait-il ?